

# L'automobile fantôme

A. Clark Little



Illustré par C. H. Stafford

**Gloubik Éditions**  
**2024**

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre  
et la traduction.



Comme on s'en souvient, les circonstances de la mort de Sir John Laughton étaient une fracture du cou consécutive à un accident d'automobile. L'enquête habituelle eut lieu et le verdict commun à de tels événements, « Mort accidentelle », fut rendu.

C'est ce que m'apprit l'avocat de mon défunt oncle alors que j'étais hospitalisé à Pretoria. À la maison, sans aucun doute, la fin soudaine et violente d'un homme riche était une lamentable tragédie et était l'objet de toutes les conversations pendant quelques jours. Mais dans le Veld, de telles tragédies étaient fréquentes. Là-bas, personne n'était susceptible de devenir sentimental à la suite de la mort d'un parent pas trop cher ni trop éloigné, pas plus que les gens à la maison ne pleureraient la simple ligne nécrologique d'un soldat inconnu.

Une querelle de famille, remontant à

avant ma naissance et dont on se souvenait jusqu'à l'heure de sa mort, avait élevé entre l'oncle et le neveu une barrière infranchissable que même la mort de mon père, l'un des principaux protagonistes de la querelle, ne pouvait briser. Jamais mes yeux ne s'étaient posés sur ce sévère oncle célibataire, et jamais il n'avait, à ma connaissance, manifesté le moindre intérêt pour le jeune homme qui pourrait un jour lui succéder.

Il n'est pas étonnant que mes pensées se soient tournées vers les conséquences matérielles et personnelles de sa fin inattendue, plutôt que vers cet événement. Et ces résultats que je peux énoncer ici furent tels qu'ils transformèrent un lieutenant d'un régiment de ligne, plutôt démuni et hanté par la perspective d'une pension tout aussi maigre et prématurée, en baronnet, et l'un des plus grands propriétaires fonciers du pays, de la circonscription ouest du Yorkshire.

Trois mois plus tard, j'étais retiré du service, avec le grade honoraire de capitaine et une certaine santé rétablie. Le domaine du Yorkshire où je me précipitais, une fois les formalités légales nécessaires à l'héritage d'une grande propriété accomplies en ville, était au mieux.

Des collines recouvertes de bruyère, s'étendant sur trois comtés, des vallées fer-

tilles comptant des fermes par dizaines et de profonds gisements de charbon, faisaient de Kettlethorpe un domaine aussi beau et riche qu'un homme pouvait l'espérer.

Mais ce n'était pas vers les loisirs, suggérées par les hautes terres pourpres et les ruisseaux dansants, que mes pensées se tournèrent lorsque je les contemplai pour la première fois.

La pauvreté, qui m'avait envoyé à la guerre deux ans auparavant, n'était plus mon lot. La richesse et le rang m'appartenaient, et je m'étais juré de les déposer aux pieds de la femme que je m'étais efforcé de bannir de ma mémoire pendant deux longues années de service au front.

Une automobile rapide, non pas celle qui avait tué Sir John, mais une autre, que j'avais amenée de la ville, parcourut facilement les vingt milles de route vallonnée qui s'étendaient entre Kettlethorpe et Drymore, la maison de Barbara Coulson. Pourtant, si court que fût le voyage, il était hérissé de tant de doutes qu'avant d'être à mi-chemin, j'étais décidé à faire demi-tour et à me lancer dans ma cour avec moins d'impétuosité lors d'une occasion future.

Jamais un mot d'amour ne s'était échangé entre nous, et quelle raison avais-je de croire que Barbara se souvenait ne serait-ce

que de l'homme qui avait disparu de sa vie deux ans auparavant ? Même s'il avait autrefois occupé une petite place dans son affection, deux longues années de silence devaient sûrement constituer une barrière. Il était plus que probable que le vide laissé était rempli par un autre. Barbara pourrait même être mariée !

Assailli par le doute, mais craignant pourtant d'apprendre la vérité, j'aurais dépassé le pavillon de Drymore si le gardien aux yeux perçants, me reconnaissant, n'avait pas ouvert le portail en grand et ne m'avait pas invité à entrer avec un joyeux accueil. Alors, le cœur battant comme il n'avait jamais battu sur un champ de bataille, je franchis le seuil, luttant pour trouver les mots avec lesquels saluer Barbara.

Mais les mots n'étaient guère nécessaires. L'amour, vif d'esprit, mentit à la raison et murmura une meilleure façon. Sans résister, je l'attirais contre mon cœur et je l'y ai maintenue, tandis que les baisers et les larmes pleuvaient d'une manière telle qu'aucun mot ne fut prononcé.

Ainsi, les visites à Kettlethorpe s'enchaînant, l'été céda la place à l'hiver sans que nous y prêtions attention. Mais avec les nuits d'hiver arrivèrent des récits d'événements étranges qui, pendant un temps, à mon insu,

terrorisèrent la campagne et menacèrent de brisier mon rêve d'amour.

Ce fut Birkett, l'ancien majordome et survivant de trois générations de Laughton, qui le premier attira mon attention sur ces événements mystérieux. En me remettant le courrier au petit déjeuner, il s'adressa à moi d'une manière fort inhabituelle.

— Je vous demande pardon, Sir Eric, dit-il d'une voix impressionnée, mais un agent de police a été retrouvé sans vie ce matin à l'endroit même où Sir John a trouvé la mort.

— Une coïncidence étrange et lamentable, Birkett, répondis-je. Comment est-il décédé ?

— C'était l'automobile, monsieur ! Il murmura.

— Quelle automobile ? demandai-je avec surprise. La mienne est la seule à moins de cinquante milles.

« Aucun étranger ne s'aventurerait sur *Devil's Scar* de nuit, ajoutai-je, alors que l'image de la terrible colline sur laquelle Sir John trouva la mort me venait à l'esprit.

— Non, monsieur, mais c'était l'autre voiture, protesta Birkett en secouant la tête lamentablement.

— Quelle autre voiture ? demandai-je.

— Celle qui a tué Sir John, et celle qu'il conduit la nuit.

— Birkett, dis-je sévèrement, je suis surpris qu'un homme de votre âge dise de telles bêtises.

Et pour laisser entendre que je ne souhaitais pas discuter davantage de la question, je m'occupais du courrier.

Mais l'homme avait visiblement quelque chose en tête et souhaitait s'en débarrasser. Après s'être agité quelques minutes devant le buffet, il reprit la parole :

— Excusez-moi, monsieur, je n'aurais pas dû en parler, mais cela m'a semblé être une affaire qui vous concernait.

— Les ragots de la salle des domestiques ne me regardent pas, répondis-je, et je ne souhaite pas non plus les entendre. En tant que valet de chambre, il est de votre devoir de rejeter ces histoires, qui ne sont concoctées que par des ignorants et calculées pour effrayer les timides.

— Oh, monsieur, plaيدا l'homme, ce ne sont pas des ragots inutiles. J'ai vu Sir John conduire la même voiture qu'il conduisait de son vivant, devant le portail du manoir il n'y a pas quinze jours. D'autres l'ont vu aussi. Aucun domestique ne quittera la maison la nuit tombée s'il peut l'éviter, et dans le vil-



lage, les gens sont effrayés. Puis quelque chose est ressorti de l'enquête. Le pauvre Sir John a peut-être été victime d'un acte criminel, et c'est peut-être pour cela qu'il ne peut pas reposer dans sa tombe.

Maintenant, même si je n'apportais aucun crédit à une histoire de fantôme, je me sentais tenu par l'honneur d'enquêter sur le moindre soupçon de crime dont mon oncle respecté aurait pu être victime, et je demandais à Birkett de me raconter, aussi précisément que possible, les circonstances de sa mort.

L'histoire était courte et concise. Sir John était un conducteur d'automobile intrépide et très porté sur les excursions nocturnes solitaires.

— Une nuit, ou tôt un matin, il n'est pas revenu au manoir comme d'habitude. Son absence n'a provoqué aucune inquiétude, car à diverses occasions, on l'a vu rester absent pendant plus d'une journée. À huit heures du matin, après le dernier voyage de Sir John, un message arriva du commissariat du village annonçant que son corps avait été retrouvé sur *Devil's scar*.

— Et à propos de l'enquête, demandai-je, vous étiez présent, je suppose ?

« Oui, monsieur, j'ai identifié le corps.

Les autres témoins étaient l'ouvrier agricole qui l'a découvert et le docteur Pollock qui l'a examiné. Le coroner a déclaré au jury que la mort était le résultat d'une fracture du cou, et ils ont conclu à un verdict de « mort accidentelle ».

— Et le mécanicien qui s'occupait de la voiture, comment s'appelait-il ?

— Sir John n'a jamais eu de mécanicien, monsieur. Il a construit l'automobile et s'en est occupé lui-même.

— Eh bien, Birkett, dis-je avec soulagement, après quelques questions supplémentaires qui n'enrichirent ni ne modifièrent le récit simple, je ne vois aucune raison de croire que le jury s'est trompé dans son verdict. *Devil's Scar* est une colline dangereuse de jour, et je peux tout à fait imaginer que même un conducteur expérimenté, comme Sir John l'était, y soit confronté à un accident mortel la nuit.

— Oui Monsieur, mais Sir John soit a marché un mile avec un cou cassé s'il était projeté hors de la voiture, soit il a quitté la voiture et a marché un mile avant de se casser le cou.

Birkett prononça cette déclaration surprenante, avec une ferme conviction.

— Un soir d'été, poursuivit-il, j'étais à la

ferme de Rigby, au sommet de *Devil's Scar*. Rigby m'a montré l'endroit où la voiture avait été retrouvée, qui se trouvait dans un champ à 800 mètres du corps de Sir John. Je ne comprends pas les automobiles, monsieur, mais il semble impossible qu'une personne ait pu monter toute seule une colline et escalader un talus de pierre.

— Allons voir la voiture, m'écriai-je en me levant, quand je réalisai soudain que je n'avais jamais posé les yeux sur le véhicule qui avait causé la mort de mon oncle. Où est-elle conservée ?

— Elle est remisee dans l'atelier de Sir John. Dois-je aller chercher la clé, monsieur ?

Birkett nous conduisit vers un grand bâtiment en brique, éloigné des écuries et des autres dépendances, et dans lequel, m'informa-t-il, Sir John passait la plupart de son temps. Sélectionnant une clé dans un troussseau, il ouvrit la porte et je regardai curieusement par-dessus son épaule.

À l'extrémité se trouvait une forge, une table qui longeait tout le bâtiment était jonchée d'outils, et sur des étagères tout autour des murs se trouvaient des pots de produits chimiques et des appareils ; évidemment, l'endroit avait été à la fois un laboratoire et un atelier ; mais l'espace libre au centre du bâtiment, que l'automobile aurait dû occu-

per, était vide.

Si nous avions découvert Sir John au travail, Birkett n'aurait pas pu être plus énervé qu'il ne l'était par l'absence de la voiture.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, c'était la seule chose qui lui tenait à cœur quand il vivait, et maintenant qu'il est mort, il est revenu pour ça !

— Absurdité ! Répondis-je. La voiture a été volée. Nous devons attraper le voleur et chasser le fantôme en même temps.

— Mais qui a bien pu la voler, monsieur ? Il n'y avait qu'une seule clé de l'atelier, et elle ne m'a pas bougé depuis que j'ai enfermé la voiture il y a six mois.

— Je ne peux pas vous le dire pour l'instant, Birkett, même si je pourrai peut-être le faire plus tard. En attendant, pas un mot sur le vol de la voiture ni sur vos soupçons concernant la mort de Sir John.

Il verrouilla la porte de l'atelier et me remit la clé ; puis, avec une dernière assurance de silence, il se reprit à sa routine quotidienne, son visage habituellement placide arborant un air troublé.

Après mûre réflexion, je décidais que l'individu qui avait volé la voiture jouait, pour une raison qui lui était propre, le rôle

du fantôme. La récupération de la voiture, qui m'appartenait légalement, mettrait un terme à cette histoire de fantômes. Mais la perte de la voiture et sa mystérieuse réapparition, avec un pilote réputé venu de l'autre monde, ne m'ont pas autant troublé que l'autre partie de l'histoire de Birkett. Si mon défunt oncle avait été victime d'un acte criminel, comme il semblait y avoir des raisons de le croire, il était clairement de mon devoir de faire respecter la loi et, si possible, de traduire son meurtrier en justice. La capture du fantôme pourrait percer le mystère. Dans un premier temps, je décidais de me rendre à Drymore et de porter l'affaire devant le père de Barbara. Il était juge de paix de longue date, et son expérience juridique pourrait m'aider.

En traversant le village de Kettlethorpe, l'air général d'excitation qui y régnait, et un groupe de badauds autour de la porte du commissariat de police, me rappelèrent l'article qui avait conduit à la révélation inconfortable de Birkett. Ici, je pourrais recueillir quelques informations concernant l'automobiliste inconnu qui s'était soudainement imposé dans ma vie ; et sortant de la voiture, j'entrai dans le poste.

— Bonjour, Sir Eric ; c'est une triste affaire, commenta-t-il, allant directement au

sujet qui lui préoccupait le plus l'esprit.

— Très triste, répondis-je. Écrasé par une automobile, j'entends.

— Non, monsieur, il n'a pas été écrasé. Il n'y a pas la moindre marque ni le moindre hématome sur le corps. Mort de peur, d'après le chirurgien.

— Avez-vous des raisons de croire que la vue d'une automobile pourrait effrayer à mort un agent de police ? demandai-je, avec une touche de sarcasme.

— C'est notre théorie pour le moment, monsieur. La trace d'un engin à moteur a été trouvée près du corps du policier. Ensuite, il y a l'histoire du fantôme.

— Mais, Robson, m'exclamai-je, c'est quoi cette histoire de fantômes ?

— Eh bien, monsieur, je ne dis pas que je crois aux fantômes, mais depuis quelque temps, les gens déclarent que Sir John se promène en automobile la nuit.

— S'agit-il de simples rumeurs ou pouvez-vous nommer une personne intelligente qui prétend l'avoir vu ?

— Plusieurs policiers du comté ont signalé l'affaire, monsieur.

— Quelle est votre théorie ? demandai-je.

— Je pense que la voiture doit être similaire à celle de Sir John. Il est possible que le conducteur choisisse la nuit pour tester sa vitesse. Ou bien il peut s'agir d'un farceur insensé, déguisé en Sir John, dans le but d'effrayer les gens. Dans les deux cas, il faut l'attraper.

— Robson ! M'exclamai-je avec enthousiasme. Je vais vous aider à l'attraper. Mais avant tout, nous devons obtenir des preuves qui le relie à la mort du constable. Venez avec moi à l'endroit où le corps a été retrouvé.

À un demi-mile du village, nous avons repéré la trace d'une grosse automobile qui menait au sommet de la colline malheureuse. Les pneus, constatai-je avec déception, ne laissaient aucune marque qui pourrait les distinguer de centaines d'autres présentant un motif similaire.

— Le même endroit à un pouce près, déclara l'inspecteur en désignant une parcelle d'herbe piétinée au bord de la route, à quelques mètres en contrebas de la colline. Pauvre garçon, pas étonnant qu'il ait eu peur, se tenant juste à l'endroit où Sir John a été tué, et voyant ce qu'il croyait être une voiture fantôme conduite par un fantôme se précipitant sur lui à une allure effrayante.

Pendant que l'inspecteur s'affairait à mesurer la voie et à dessiner des schémas dans son carnet, je descendis la colline jusqu'à l'endroit où le policier s'était écroulé. À quelques pas, les traces de pneus s'arrêtaient brusquement. L'état de la route rendait impossible que la voiture ait pu avancer sans laisser de trace, et il était tout aussi certain qu'elle n'était pas revenue vers Kettlethorpe. Chaque pied de la route avait été scruté de près par deux paires d'yeux aiguisés, et nous n'avions découvert qu'une seule trace. La voiture avait-elle gravi la colline ?

Une marche d'un demi-mile sur une route boueuse brisa complètement cette belle théorie.

Plus intrigué que jamais, je reconduisis l'inspecteur au village. La seule découverte résultant de notre enquête sur les lieux du drame, je la gardai pour moi, car, avec le désir grandissant d'une chasse à l'homme qui me picotait dans les veines, j'étais moi-même déterminé à tenter de capturer l'automobiliste inconnu qui terrorisait la campagne, déguisé en mon défunt oncle, et dans un véhicule qui m'appartenait.

Il était tard dans l'après-midi lorsque j'arrivai à Drymore trouvant mon futur beau-père qui faisait les cent pas dans le couloir.

— Je suis content que vous soyez venu,





**"FOR WORDS THERE WAS SMALL NEED."**

Laughton, s'exclama-t-il en me saisissant la main avec ferveur, comme s'il était soulagé à ma vue. Allons dans la bibliothèque et discu-

tons.

Avant qu'il ait pu prononcer un mot, je lui racontai tout ce que je savais de l'automobile fantôme et de mes découvertes du matin.

Il m'écouta jusqu'au bout, puis me dit :

— C'est précisément de ce sujet que je voulais vous parler : cela m'inquiète beaucoup.

— Vous ne voulez pas dire que vous acceptez cette théorie surnaturelle ? M'écriais-je, surpris.

— J'aimerais pouvoir accepter la théorie surnaturelle, répondit-il sérieusement. Cela me soulagerait grandement.

— Alors de quoi avez-vous peur ? demandai-je.

— Prenons d'abord votre théorie et examinons-la, répondit-il. La voiture que Sir John avait l'habitude de conduire a été volée, peut-être parce qu'elle renferme un secret mécanique de valeur. Jusqu'à présent, les faits de l'affaire semblent correspondre à la théorie. Mais que fait le voleur ? Au lieu de sortir le véhicule volé du pays, ou du moins de la partie du pays dans laquelle il est sûr d'être identifié s'il est vu, il parcourt les environs à son bord et, comme pour attirer da-

vantage l'attention sur lui, affecte d'être le fantôme de son défunt propriétaire. Encore une fois, en supposant que le voleur ait participé au meurtre de Sir John, la possession de la voiture serait apparemment le mobile, et avec deux crimes à son actif, la nécessité de quitter les lieux serait plus forte que jamais.

À mesure que je voyais ma théorie voler en éclats, le mystère qui entourait toute cette affaire s'approfondissait.

— Maintenant, votre théorie, M. Coulson, m'exclamai-je.

— Eh bien, j'ai bien peur que ce ne soit pas inoffensif, en ce qui vous concerne. Vous est-il venu à l'esprit que ce mystérieux automobiliste pourrait être Sir John en chair et en os ?

— Impossible ! Haletai-je. Eh bien, il a été tué il y a six mois, son corps identifié et une enquête a été ouverte.

— Une enquête a eu lieu et un cadavre, censé être celui de Sir John, a été enterré il y a six mois. Mais pour autant, je ne jurerais pas que Sir John soit mort.

— Mais Birkett, mon majordome, m'a dit ce matin qu'il avait identifié le corps.

— Personne n'aurait pu identifier le corps. La mutilation de la tête et du visage

rendait cela impossible. Comment un homme a-t-il pu subir de telles blessures en tombant d'une automobile, je ne peux pas l'imaginer. S'il était tombé de la falaise, qui est à deux cents pieds au-dessus de l'endroit où le corps a été retrouvé, on aurait pu le comprendre.

— Et les vêtements, les papiers...

— Aucune preuve. De nombreux hommes ont déjà changé de vêtements avec des morts.

— Mais quel pourrait être le but de s'effacer ainsi, m'écriai-je avec consternation, tandis que le sombre tableau de ce que la réincarnation de mon oncle signifierait pour moi se dessinait.

— J'ai bien connu votre oncle ; mieux, peut-être, que n'importe qui. Il a toujours été excentrique, et pendant les deux dernières années, il a été...

Ici Coulson s'interrompit brusquement.

— Continuez ! m'exclamai-je.

— Aussi fou qu'un chapelier.

La théorie de Coulson était des plus inconfortables et, à la réflexion, elle était aussi probable que n'importe quelle autre.

— Avez-vous vu le... fantôme ? demandai-je après une longue pause dans la conversation.

— Pas encore, répondit-il.

— Voulez-vous venir avec moi ce soir dans ma voiture et voir si vous pouvez l'identifier ? demandai-je avec impatience.

— Je serai très heureux de venir, et encore plus heureux si une rencontre avec le fantôme discrédite ma théorie.

Si cette information était vraie, il ne devrait y avoir aucune difficulté à provoquer une rencontre avec la voiture fantôme. Sa course nocturne, commençant on ne sait où, suivait la route vers le sud à travers Kettlethorpe jusqu'à *Devil's Scar*, et s'y terminait aussi mystérieusement qu'elle avait commencé.

Une demi-heure avant minuit, nous prîmes position au bout d'un chemin qui donnait sur la route de Kettlethorpe, à cinq miles au-dessus du village, et, debout sur la voiture, nous commandions un long tronçon de route dégagée sous la lumière d'un quartier de lune. Les yeux rivés sur un point situé à un mile de nous, nous avons attendu avec impatience pendant une heure entière. Puis, alors que je commençais à craindre que le fantôme n'eût, pour cette nuit au moins, abandonné sa route habituelle, un coup sur mon bras rappela mes yeux sur la route d'où ils s'étaient momentanément égarés.

Au loin, une lumière bleuâtre semblable à un météore roulait vers nous. Alors que la boule de feu approchait à une vitesse incalculable, la silhouette d'une curieuse voiture se dessina. Faite d'un métal éblouissant, elle avait la forme d'un bateau et était équipée à mi-longueur d'un grand pare-brise derrière lequel un homme était assis. C'était tout ce que je pus comprendre pendant qu'il passait, avec un bruit semblable à un battement de grandes ailes..

— Sir John ! Sir John ! Cria Coulson.

Un visage pâle, à moitié caché par une barbe non taillée et des mèches de cheveux éparses, se tourna vers nous avec un air interrogateur.

— Asseyez-vous, criai-je en saisissant Coulson d'une main tandis que je faisais avancer la voiture de l'autre.

Au coin de la rue, nous nous sommes lancés à sa poursuite, mais bien que le tonneau<sup>1</sup> de 24 chevaux se soit battu vaillamment et ait fait une belle démonstration de vitesse,

1 Un tonneau est un type de carrosserie automobile issu de la voiture hippomobile du même nom. Il comporte une banquette avant et un espace arrière fermé latéralement qui comprend deux sièges dont l'accès se fait par la porte arrière. Lorsque les sièges sont remplacés par des bancs longitudinaux, le tonneau est appelé break.

courant à près de quarante miles à l'heure, il était évident avant que le premier mile ne soit parcouru que nous étions largement distancés.

Néanmoins nous maintînmes notre cap sur les pavés de Kettlethorpe à une vitesse qui menaçait de détruire la moitié de notre engin, et nous dirigeâmes vers la route ouverte au-delà. Ce n'est que lorsque la dernière lueur du fantôme eut disparu depuis longtemps au-dessus de la crête de *Devil's scar* que j'arrêtai la voiture au sommet, craignant de descendre dans l'obscurité.

— Que pensez-vous du fantôme ? demandai-je alors que nous nous en retournions vers Drymore.

— Il ressemblait à Sir John, répondit Coulson, et la voiture était identique à la sienne ; mais je dois avouer que j'ai des doutes sur les deux.

« Quelle horrible apparition, continua-t-il avec un frisson. Le conducteur à l'air sauvage dans ce véhicule étrange faisant jaillir du feu de chaque point de sa surface métallique. Il n'est pas étonnant que les gens considèrent ce spectacle comme surnaturel.

— Homme ou fantôme, je n'aurai pas de repos tant que je ne l'aurai pas capturé, m'écriai-je. En supposant que votre théorie

soit juste et que le conducteur soit Sir John, pensez quelle différence sa vie fera pour moi. S'il est bel et bien vivant, cela signifie abandonner la propriété contre une pension de lieutenant et dire au revoir à Barbara.

— Ne soyez pas pressé, mon garçon, répondit-il gentiment. Faites de votre mieux pour percer le mystère. En attendant, nous ne dirons rien de nos soupçons. Il sera bien temps de renoncer à votre héritage lorsque le propriétaire légitime déposera une réclamation.

— Mais j'ai courtoisé Barbara en tant qu'homme riche ; Je ne peux pas lui demander d'épouser un pauvre.

— Eh bien, vous ne l'êtes pas encore. En attendant, utilisez les moyens que la Providence a mis à votre disposition pour découvrir la vérité. Barbara est jeune et ne pense pas encore à se marier. Laissez-la vivre une aventure pendant un an ou deux, et si elle est dans le même état d'esprit, vous ne manquerez pas de la bénédiction d'un vieux père.

Je me levai de bonne heure le lendemain matin et, prenant un train tôt, j'arrivai à Londres à deux heures de l'après-midi.

Pendant le voyage, j'eus tout le temps de réfléchir au plan élaboré à la hâte la nuit précédente. J'avais amplement la preuve que



la voiture dont dépendait tant la capture possédait une vitesse extraordinaire. Quant à sa force motrice, j'étais dans une totale ignorance. Qu'il ne s'agissait ni d'essence ni de vapeur, n'importe quel novice en automobilisme aurait pu le dire. L'électricité pourrait produire un tel mouvement silencieux, mais seulement pendant une durée relativement courte. Tôt ou tard, la voiture électrique doit épuiser la réserve transportée et subir la longue opération de recharge. Un véhicule de cette description n'avait pas encore parcouru cent miles sans escale et, à en juger par le peu de place pour les batteries d'accumulateurs contenues dans la mystérieuse voiture que j'avais vue la nuit précédente, cinquante miles au maximum devraient être la limite de son déplacement sur une seule charge ; à moins, en effet, qu'un système de stockage entièrement nouveau ne soit employé. En supposant que tel soit le cas, une voiture à essence capable de parcourir deux cents miles sans s'arrêter et de renouveler son approvisionnement en essence dans un laps de temps compté en secondes et non en heures, devrait, à terme, battre toute voiture électrique existante, à condition que la voiture à essence puisse se maintenir à une distance raisonnable de l'autre en cours de route.

C'est dans le but d'acheter une voiture capable de faire cela que je me rendais en ville. Une manufacturen bien connue possédait dans son dépôt de Londres un véhicule de course puissant qui détenait le record de vitesse et, ce qui était tout aussi essentiel, une réputation bien méritée en montée de côte.

De King's Cross, je me rendis au dépôt et je demandai le prix du véhicule de course. Un prix mirobolant fut demandé et payé, avec une seule condition : que la destination du véhicule ne soit pas rendue publique.

Moins d'une demi-heure après être entré en possession de l'engin de 70 chevaux, j'étais sur le chemin du retour à Kettlethorpe, avec un ingénieur prêté par son ancien propriétaire assis à mes côtés et expliquant ses particularités. Au moment où Peterborough fut atteint, j'avais tellement maîtrisé les ficelles de la machine que je me sentais tout à fait capable de la ramener chez moi en toute sécurité, et là j'ai renvoyé l'ingénieur, continuant seul le voyage vers Kettlethorpe le lendemain.

J'avais désormais pleinement confiance en ma capacité à obtenir de l'engin sa vitesse maximale ; Restait à savoir si cette vitesse de pointe, supérieure à soixante-dix miles à l'heure dans des conditions favo-

rables, produirait le résultat souhaité. Quant à la capacité de montée et à l'endurance du véhicule, je n'avais aucun doute, car lors de mon voyage depuis la ville, j'avais gravi des pentes raides à une allure merveilleuse et parcouru plus de cent miles sans faire le plein d'essence.

Il y avait cependant une partie de l'épreuve qui m'attendait pour laquelle j'éprouvais une certaine appréhension. Foncer à toute vitesse sur un terrain plat ou gravir une colline raide à quarante miles à l'heure sont des exploits dont l'automobiliste moyen se délecterait. Mais descendre une longue et dangereuse colline dans l'obscurité, et à une vitesse qui peut atteindre cent miles à l'heure, est une idée qui ferait peur à beaucoup.

Pourtant, si je voulais aller jusqu'au bout, c'était une épreuve à laquelle je devrais faire face. La manière dont *Devil's scar* serait négociée déterminerait probablement le résultat de la poursuite. Si l'automobiliste fantôme prenait la colline sans précaution, je devais faire de même, sinon l'avance qu'il gagnerait dans la descente de trois kilomètres pourrait rendre sa capture impossible. D'un autre côté, s'il ralentissait, je pourrais raisonnablement espérer rattraper, pendant la descente, une partie de son

avance.

Conscient du risque qui m'attendait, je me mis en route pour une reconnaissance minutieuse de la colline à la mauvaise réputation. Pendant tout son parcours, la descente était surplombée d'un côté par une haute falaise ; de l'autre, un mur de pierre de quatre pieds, construit à l'extrême bord, la séparait d'un précipice. Aussi raide que soit la pente, ce n'était en aucun cas l'élément le plus dangereux présenté. À de courts intervalles, son parcours accidenté et creusé de ravines, une avancée de la falaise forçait la voie étroite à un détour. Masqué par celui qui le précédait immédiatement, chaque éperon était à lui seul un piège mortel.

Depuis la base de *Devil's Scar*, la route traversait une vallée plate sur environ un mile, puis s'élevait de l'autre côté et disparaissait dans une ligne de sapins qui marquait le sommet du *Black Crag* à peine moins redoutable. Dans toute l'Angleterre, il aurait été difficile de trouver un tronçon de route moins fréquenté, j'étais donc libre de pratiquer la descente sans craindre d'accident pour les autres.

Le matin après mon retour de la ville, j'emmenai le bel engin de course jusqu'au sommet et, prêt à freiner, je glissai tran-

quillement à petite vitesse, notant soigneusement les nombreux angles à négocier. Une deuxième tentative, sans freins, s'avéra tout aussi réussie, bien que la voiture ait pris un élan effrayant vers la fin. En effet, les angles redoutés ont perdu une grande partie de leur terreur. Finalement, j'effectuai la descente avec un départ lancé, à la vitesse de pointe, laissant la voiture prendre le rythme qu'elle pouvait, pendant que je concentrais toute mon attention sur le pilotage.

Dans une course folle, je dévalai la longue ligne droite qui menait du sommet au premier virage, que je franchis avec un élan qui faillit m'être fatal. Je passais courbe après courbe en accélérant d'une manière effrayante, et je parcourus la moitié du valon avant que je ne me rende compte que l'étais passé.

Étant donné la pleine lune prévue ce soir-là, je ne voyais aucune raison pour ne pas accomplir de nuit ce que j'avais fait de jour. Plusieurs des pires virages se trouveraient, en raison des lacets de la piste, dans une ombre profonde ; une éventualité contre laquelle j'étais préparé. Je barbouillai librement le bord extérieur de chaque saillie et le mur de pierre qui lui faisait face avec de la peinture lumineuse. Ces balises me permirent une descente en toute sécurité.

Bien content de mon travail de la matinée, je consacrai le reste de la journée à une révision en profondeur du bolide. Pas une vis ni un écrou n'échappèrent à mon attention, et lorsque je repris la route ce soir-là, j'étais prêt à parcourir deux cents miles à toute vitesse sans m'arrêter.

Dans un chemin, à une cinquantaine de mètres de l'endroit où il rejoignait la route qui menait à *Devil's Scar*, je pris position, caché par la falaise et le talus, et j'attendis, excité. Cinq minutes plus tard, une traînée lumineuse passa au bout de la voie, et à peine avait-elle disparu que le bolide sortit de son abri pour se lancer à sa poursuite.

Le départ lancé du fantôme l'avait porté loin devant au moment où j'arrivais sur la route, et à mesure que le bolide prenait de la vitesse, l'écart entre les deux voitures s'allongeait. Au bout d'un kilomètre, j'étais à ma vitesse maximale, et avec l'accélérateur grand ouvert et le battement régulier d'un moteur de 70 chevaux indiquant un fonctionnement parfait, je fixai mes yeux sur la tache de lumière bleuâtre devant moi. Pendant un certain temps, l'espace entre nous n'a ni augmenté ni diminué, puis, tandis que nous gravissions péniblement la longue ascension jusqu'au sommet de *Devil's Scar*, je gagnai.

La course était entre mes mains, car si je

ne pouvais pas heurter le fantôme pendant la descente ni le dépasser dans le vallon en contrebas, je le rattraperais certainement lors de la longue montée, au-dessus du *Black Crag*.

La lumière bleue disparut au sommet de *Devil's Scar*, et trente secondes plus tard, une chute soudaine, comme si la terre s'était ouverte sous mes roues avant, indiqua que moi aussi j'avais entrepris, sans contrôle, l'horrible descente, et à une vitesse bien supérieure à celle du matin.

Je ne sais pas si les taches de peinture qui dansaient devant mes yeux, alors que nous tourbillonnions à travers d'éblouissantes taches de clair de lune et que nous plongions dans des puits de ténèbres, cahotant et titubant vers le bas, avec un grondement semblable à celui d'un train express dans une tranchée, transmettaient une information utile à mes sens engourdis. Inconscient du moindre mouvement de roue, ou ne pensant à rien d'autre qu'à une mort instantanée, la descente, qui ne me parut durer qu'un moment ce matin-là, ressembla, dans la nuit, à une vie entière de terreur. Ce n'est que lorsque le bolide m'eut emporté à mi-chemin dans le vallon que je pensai de nouveau à la poursuite.

Mes yeux balayaient devant moi la route

blanche et droite, et se posaient sur un reflet de lumière bleuâtre qui disparaissait dans la ceinture de sapins qui marquait le sommet du *Black Crag* à deux miles de là !

Le tant vanté bolide avait rencontré son égal. Sur le terrain, en montée et en descente, il fut désespérément battu par une voiture inconnue qui pouvait rouler à deux fois la vitesse de l'automobile la plus rapide jamais construite par l'homme !

N'ayant qu'un faible espoir de rattraper le fantôme, même s'il était obligé de s'arrêter pour reconstituer sa force motrice, je gravis la colline devant moi et je roulais jusqu'à un croisement. Des trois routes encore inexplorées, l'une ou l'autre aurait pu être suivie par le fantôme, mais des trois, même celle qui m'amena à ce point, aucune ne portait sur sa surface molle et boueuse la moindre trace de roue. Complètement déconcerté, je rentrai chez moi, enclin à accepter la croyance populaire selon laquelle ni la voiture ni le chauffeur n'étaient de ce monde.

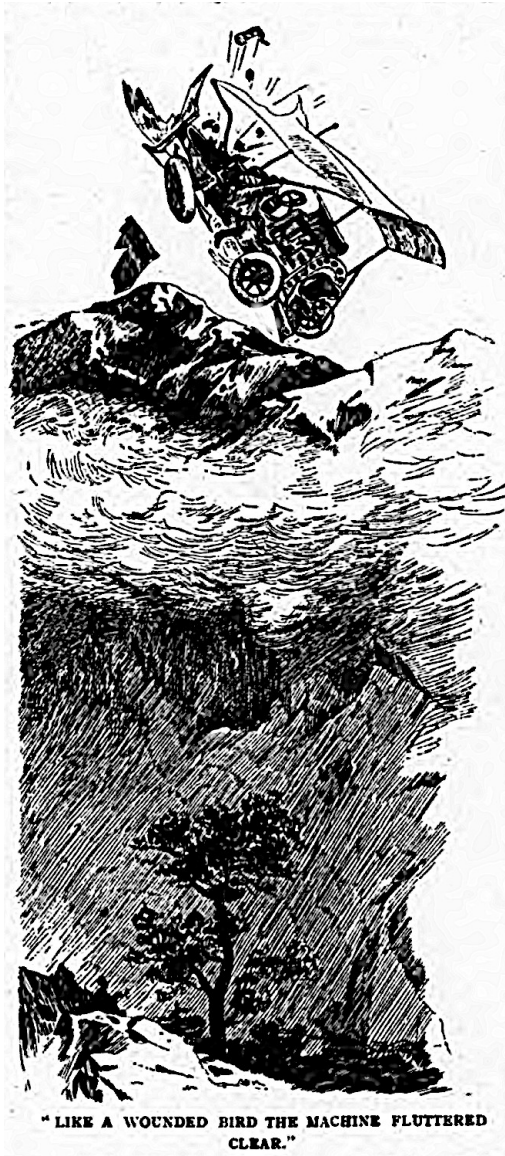
Eh bien, même si je ne pouvais pas faire chuter ma proie en raison des capacités de son bolide, il m'est venu à l'esprit que je pourrais provoquer la rencontre tant désirée par d'autres moyens. En conséquence, le lendemain soir, je me rendis au sommet de *Black Crag* avec l'intention de descendre la



colline en interdisant le passage au fantôme. Pendant des heures, j'attendis au sommet du rocher, avec des lumières cachées sous un tablier de conduite, m'efforçant de percer le brouillard humide pour apercevoir la mystérieuse lumière bleue. Une fois, à peu près à l'heure où cela aurait dû se produire, mon cœur battit plus vite au son imaginaire du bruit d'ailes qui l'accompagnait ; mais bien que j'aie veillé fidèlement jusqu'à l'aube, il n'y eut aucun signe du fantôme. Je veillais-trois nuits de suite et trois fois mes oreilles furent jouées par un bruit imaginaire des ailes. Et même si j'avais veillé en vain, j'entendais chaque matin que le fantôme avait été vu se dirigeant vers *Devil's Scar* comme d'habitude.

Mais une seule route partait de *Devil's Scar* : celle sur laquelle j'avais veillé en vain pendant trois nuits. Donc l'automobile fantôme devait s'être éloignée de la route habituelle jusqu'à revenir par où elle était venue. Désespéré de résoudre le mystère dont tant de choses dépendaient, je décidai de changer de tactique.

La scène d'action lors de la cinquième nuit de chasse fut *Devil's Scar*. Un peu en bas de la colline, et juste au-dessus du premier de ses nombreux virages serrés, se trouvait une ancienne carrière, d'où les ma-



tériaux avaient été extraits pour construire le mur qui bordait la route. De la route, une piste de charrettes bien usée montait une pente abrupte jusqu'au fond de la carrière. En forçant une automobile à tourner sur cette piste, sa folle course pouvait facilement être arrêtée sans blesser le conducteur ou abîmer le véhicule. C'est ce que je vérifiai avant de mettre mon nouveau plan en pratique.

Après avoir amené le bolide dans la carrière, je fis demi-tour et je descendis doucement près du premier virage, où je le laissai, avec une pierre derrière chaque roue et des phares éclairant la route. J'apportai le feu arrière à l'entrée de la carrière et je le plaçai sur le mur, de sorte que sa lueur rougeoyante éclairait la piste vers l'intérieur.

En gravissant la colline à pied, je m'assurai que les trois lumières étaient clairement visibles d'en haut ; puis, prenant place à l'ombre de la carrière, j'attendis.

À moins que la voiture fantôme ne possède une puissance de freinage extraordinaire, qui lui permettrait de s'arrêter avant d'entrer en collision avec l'obstacle qui barrait la route, à une centaine de mètres de là où je me trouvais, il fallait la diriger vers la carrière pour éviter sa destruction. Dans les deux cas, je devrais rencontrer à pied son

mystérieux conducteur et lui arracher le secret de son identité et la propriété de l'étrange véhicule.

À peine étais-je entré dans l'ombre sombre de la falaise en surplomb que le bruit bien connu de grandes ailes attira mon attention, et au même instant une lumière éblouissante jaillit devant l'embouchure de la carrière... et c'était parti !

Mes signaux n'avaient pas été pris en compte, et freiner un véhicule roulant à une telle allure était une destruction aussi certaine qu'une collision imminente. Malade à l'idée du sang sur ma tête, j'écoutai en attente du bruit de l'accident mortel. Les minutes passèrent et aucun bruit, à l'exception du gémissement du vent qui frappait la falaise, ne rompit le long suspense.

Titubant jusqu'à l'entrée de la carrière, je regardai vers le bas de la route et je vis, avec émerveillement, les deux phares éblouissants du bolide. En descendant en toute hâte, je trouvai la voiture intacte ; et la bande de route des deux côtés, dont la largeur à elle seule réfutait une telle explication, ne portait pas non plus de signe de passage d'un véhicule. Avec une puissante lampe frontale, je fouillai le gouffre au-delà du mur jusqu'à la carrière ; puis, revenant vers le bolide, examinant chaque centimètre

du chemin au fur et à mesure, je fis la découverte la plus surprenante de toutes. Il n'y avait que deux traces de roues sur la colline, celles laissées par ma propre voiture !

Aussi incroyable que cela puisse paraître, soit la mystérieuse automobile avait disparu de la surface de la Terre, alors qu'elle parcourait les cent mètres de route qui s'étendaient entre la carrière et le virage, soit elle était passée indemne à travers ma voiture. Je ne savais pas lequel des deux phénomènes surprenants s'était effectivement produit, et je ne m'en souciais pas, car la conclusion était dans les deux cas la même : l'automobile propulsée sans bruit par quelque puissance inconnue, à une vitesse dépassant de loin tout ce qui avait été réalisé jusqu'à présent, qui ne laissait aucune trace et traversait la matière, ou disparaissait comme une bouffée de fumée, n'était pas une création de la main humaine, mais en vérité un fantôme conduit par une force inconnue... un spectre.

Quant à ce que pourrait présager l'apparition de mon défunt oncle, je ne pouvais pas me hasarder à le deviner. Il ne s'agissait évidemment pas d'invoquer mon aide pour mettre en lumière un crime qui aurait pu le faire disparaître de ce monde. Si tel était son désir, il ne m'aurait certainement pas échap-

pé avec autant d'obstination. L'automobilisme avait été la passion dominante des dernières années de sa vie. Qui plus est, cela avait provoqué sa mort. Si les esprits des défunts peuvent reprendre forme terrestre et revisiter les scènes de leur existence antérieure, comme j'avais maintenant des raisons de le croire possible, quoi de plus naturel qu'il revienne en tant qu'automobiliste ?

Il n'y avait qu'un seul élément dans le programme des événements étranges qui ne correspondait pas à la théorie surnaturelle. C'était la disparition de l'automobile de Kettlethorpe. Peut-être parce que le mystère de la voiture perdue était devenu insignifiant devant le phénomène merveilleux qui venait d'être observé, je décidai que le vol n'avait rien de commun avec la visite fantôme. La voiture avait probablement été volée des mois auparavant et se trouvait maintenant loin d'ici.

Le cœur plus léger que bien des jours, je me rendis à Drymore le lendemain matin et je racontai l'histoire de la poursuite à M. Coulson.

— Je ne peux pas dire que je crois à la matérialisation des esprits, remarqua-t-il à la fin. Je ne prétends pas non plus dire qu'un tel phénomène est impossible.

— Mais êtes-vous convaincu que mon

oncle n'est plus vivant ? demandai-je, conscient de l'étrangeté de ma question.

— Je n'ai plus aucun doute, répondit-il.

— Personnellement, j'aurais préféré un fantôme plus âgé d'un siècle ou deux, même s'il avait une pire réputation de son vivant que Sir John. Mais je suppose que nous ne pouvons pas choisir les fantômes de notre famille.

Barbara se plaisait à adopter une attitude moins indulgente à l'égard du fantôme, en l'accusant ouvertement de m'avoir éloigné d'elle pendant une semaine entière, et en outre en me faisant sortir à des heures tardives et courir des risques inutiles. En fait, elle devint si jalouse du fantôme lorsqu'elle apprit la nature persistante de ma poursuite, qu'elle déclara sur-le-champ qu'elle monopoliserait mes attentions avec personne. Feignant plus de réticence que je n'en éprouvais, j'acceptai de renoncer pour l'avenir à la poursuite du fantôme, exigeant en échange une promesse de Barbara. La nature de cette promesse ne concerne que les deux parties au pacte. Il suffit que la semaine suivante, les dames quittèrent Drymore pour la ville dans cet agréable frémissement d'excitation qui accompagne l'achat d'un trousseau.

Drymore déserté et la quête du fantôme

abandonnée, Kettlethorpe ne fut qu'une résidence ennuyeuse pendant les semaines suivantes, et pour passer le temps, je me consacrai avec zèle aux détails de fonctionnement du domaine.

Il se trouva par hasard qu'un soir, en revenant d'une ferme lointaine, j'empruntai un sentier cavalière qui passait non loin de *Moss Fell*. Or, *Moss Fell* est, comme son nom l'indique, un coin très humide, et pour cette raison c'était le seul endroit du domaine que je n'avais pas visité. J'avais souvent jeté les yeux sur le pic escarpé, qui s'élevait comme une île du marais infranchissable qui l'entourait.

La tradition veut que le marais soit d'origine relativement récente. Il y a des années, avant même les souvenirs les plus anciens de notre plus vieux patriarche local, l'histoire racontait que les marais et la colline nourrissaient un bon troupeau de moutons. L'intérieur du promontoire, qui contiendrait un petit lac, avait également fourni une mine de plomb lucrative. Des fouilles continuelles dans la montagne avaient fait filtrer le lac, ce qui eut pour résultat que l'exploitation minière fut abandonnée et que plusieurs centaines d'acres de bonnes terres furent transformées en un marécage sans valeur, dans lequel aucun être vivant ne mettait les pieds.



Dans quelle mesure cela était-il vrai ? je ne le sais pas. Il était certain qu'on ne voyait pas traces de la main de l'homme, ni le moindre mouflon, sur ses pentes moussues.

Une forte gelée s'était installée et le martèlement des sabots de mon cheval au bord du marais gelé suggérait l'agréable possibilité d'un passage sûr vers le sommet de la colline interdite.

Le lendemain matin, le gel persistait, et avec des visions d'acres perdus récupérés et de mines de plomb rouvertes, je partis vers le sommet de *Moss Fell*, armé d'un alpenstock. Le marais perfide était ponté par une couche de glace ferme, sur laquelle je passai en toute sécurité, et me tins au pied de la montagne inexplorée. Une piste accidentée menant au sommet était encore visible, et je grimpai, jusqu'à ce que le manque de souffle m'amène à m'arrêter à un point situé à environ vingt pieds au-dessous d'un escarpement qui coupait la ligne d'horizon.

Me reposant avant la course finale, je perçus un son qui semblait venir de mon coude. Quelqu'un travaillait sur la montagne, à en juger par le bruit qui était celui d'un marteau tombant sur une surface métallique.

Une superstition locale, qui peuplait la colline de fantômes de mineurs retranchés au moment du désastre et qui peinaient en-

core dans le flanc de la colline, me traversa l'esprit. Bien que je ne sois pas disposé à dis-créditer une quelconque superstition locale depuis ma récente expérience, une seconde réflexion suggérait une explication plus probable. Quelqu'un d'autre que moi avait été tenté par l'état favorable du marais de visiter la colline.

Qui était cet autre explorateur et ce qu'il faisait, je le saurais bientôt, car le son venait de l'autre côté de la crête qui s'élevait au-dessus de moi et, si le bruit était vrai, le centre creux de la montagne.

Une courte montée abrupte me mena, à bout de souffle, au sommet, où j'osai à peine me tenir debout face au vent impétueux qui le balayait. Le bord déchiqueté courait en un large cercle brisé sous lequel les pentes intérieures de la montagne tombaient à pic jusqu'à un petit lac, d'un noir d'encre, à des centaines de pieds plus bas.

Ce fut tout ce que je compris au premier coup d'œil. Le suivant se posa sur un homme qui se tenait sur une plate-forme rocheuse quelques pieds en dessous de l'endroit où j'étais. C'était le conducteur de l'automobile fantôme. Son visage était tourné vers moi, et bien qu'il présentât une légère ressemblance avec mon oncle défunt, tel je l'avais connu grâce à une photo prise à Kettlethorpe, il y

avait quelques différences notables dans les traits. Passant dans la lumière incertaine de l'automobile bizarre, roulant à une vitesse surnaturelle, il pouvait passer pour le fantôme de mon oncle ; mais vu au repos, personne ne pouvait le prendre pour l'original. Tandis que je le regardais, il était penché sur la mystérieuse automobile. Il y portait tellement d'attention que ma présence passa inaperçue. Avant qu'il ne s'en rende compte, j'étais à ses côtés et je posai la main sur lui.

— Que faites-vous de ma voiture et comment l'avez-vous amenée ici ? demandai-je.

L'homme sursauta comme s'il avait reçu une balle et me regarda pendant une minute entière, avant de dire d'une voix traînante à l'accent transatlantique indubitable :

— Comment, au nom du ciel, êtes-vous arrivé ici ?

— J'ai marché, répondis-je, et maintenant je dois vous demander de revenir avec moi.

— Ah ! le gel. J'avais oublié ça, murmura-t-il. Mais n'importe, je suis prêt. Ce soir, nous quitterons la montagne pour toujours.

— Maintenant ! Dis-je, autoritaire.

— Je ne peux pas quitter la voiture, rétorqua-t-il avec obstination.

— Peu importe, répondis-je, la voiture

qui m'appartient. J'aurai assez de temps pour y m'en occuper une fois que vous serez en prison.

À ce moment-là, l'air maussade de l'homme se changea en fureur, et, avec un grognement de bête sauvage privée de sa proie, il tenta de me frapper avec le marteau qu'il tenait encore à la main.

Esquivant le coup, qui m'aurait achevé s'il avait porté, je me rapprochai de lui et nous tombâmes ensemble sur l'étroit surplomb.

Malgré son âge, qui auraient pu être de soixante ans, il était dur et nerveux, et pendant un moment nous roulâmes au bord du précipice, chacun avec l'instinct de conservation, s'efforçant de rejeter l'adversaire, sans que ni l'un ni l'autre n'y gagne un avantage.

— Attention ! haleta-t-il, alors que la lutte meurtrière nous conduisait au bord du précipice. Si l'un s'en va, les deux s'en vont.

Et sur ce, son étreinte se relâcha.

— Êtes-vous un Laughton ? demanda-t-il une minute plus tard, alors que chacun était assis haletant sur un rocher et se regardant fixement.

— Sir Eric Laughton de Kettlethorpe, acquiesçai-je, m'attendant à moitié à ce qu'il

renie mon titre et revendique le domaine familial.

— Ah ! Le fils d'Eric, répondit-il. Eh bien, mon garçon, finissons les querelles et sermons-nous la main. Je suis ton oncle, Robert Laughton, de nulle part, à moins que ce ne soit *Moss Fell*.

Je pris la main tendue et je le regardai avec émerveillement, alors qu'un vague souvenir des histoires d'un oncle Robert entendu dans son enfance revenait.

— Vous n'avez jamais entendu parler de la grâce familiale ? continua-t-il. Eh bien, c'est de ma faute si je ne suis pas à votre place aujourd'hui. J'étais l'aîné des trois, puis sont arrivés John et votre père...

— Dites-moi, l'interrompis-je, comment vous avez amené cette voiture ici et pourquoi vous parcourez le pays en effrayant les gens.

— Tout cela en son temps, mais commençons par le début.

Je m'installai pour écouter et il continua :

— Oui, j'étais l'aîné de trois fils. Mon père et moi ne nous sommes jamais entendus, il y avait trop de tempérament familial en chacun de nous. Quelques années avant sa mort, je me suis attiré des ennuis et j'ai dû quitter le pays en urgence. Le vieux, qui

ne voulait pas de scandale, m'a aidé, à une condition, qui était que les ponts soient coupés. Je suis allé en Amérique, et j'y suis resté jusqu'à récemment. Cela n'a pas fonctionné. Il m'a fallu beaucoup de temps pour évaluer le prix de mon droit d'aînesse ; puis, après avoir mangé à ma faim, j'ai trouvé un emploi dans un atelier d'ingénieur et j'y suis resté fidèle pendant trente ans.

« Pendant que je travaillais comme mécanicien, j'ai consacré mon temps libre et mes économies à une invention qui devait me sortir de l'ornière dans laquelle je m'étais enfoncé. Soudain, l'intérêt du public se tourna, comme il l'avait fait à intervalles réguliers au cours des siècles passés, vers le problème non résolu dont mon invention était la clé. Hanté par la peur d'être devancé, j'observais les progrès des autres, trop pauvre moi-même pour avancer d'un pas. Pourtant, malgré des succès partiels, aucun n'était sur la bonne voie. Les échecs successifs renforçaient ma conviction de ma réussite si je pouvais soumettre le travail de plusieurs années à une épreuve pratique. Mon secret, j'aurais pu l'échanger contre quelques centaines de dollars, mais c'était tout pour moi.

« Finalement, la crainte d'être devancé me conduisit en Angleterre, déterminé à voir mon frère John. Nous avons travaillé sur le

même problème, donc si l'intérêt était toujours présent, il pourrait financer mon invention. Sinon, eh bien, je lui vendrais carrément le secret ; le nom de famille serait au moins associé à la solution qui intéresse le monde.

« La honte qui m'a fait fuir la maison il y a près de quarante ans a empêché un retour public. À Kirkdale, où je cherchai mes quartiers, déguisé en artiste, j'appris que John avait l'habitude de parcourir le pays en automobile et je ne tardai pas à le rencontrer et à découvrir la raison pour laquelle il conduisait la nuit. Nous travaillions tous les deux sur le problème qui m'avait amené à solliciter son aide. Même si je ne réussis jamais à lui parler, j'ai suivi ses progrès jusqu'à la nuit où il fut tué...

— Comment a-t-il été tué ? haletai-je.

— Il est tombé de la voiture sur la route, deux cents pieds plus bas.

— Tombé de deux cents pieds !

— Oui, il la faisait voler de *Black Crag* à *Devil's Scar*.

— En volant ! m'écriai-je alors qu'une nouvelle lumière se levait sur le mystère de l'automobile fantôme.

— Et pourquoi pas ? répondit-il. L'auto-

mobile et le dirigeable ont de nombreux points communs - vitesse, légèreté, stabilité, etc. - qui rendent la conversion de l'un dans l'autre assez facile.

— Mais le poids, objectai-je en désignant la voiture volumineuse.

— La vieille pierre d'achoppement, répondit-il avec un sourire.

« Le poids n'a que peu d'importance, si vitesse est suffisante pour quitter le sol. Cette vitesse, nous l'obtenons en parcourant quelques kilomètres à l'air comprimé. Une descente abrupte comme celle de *Devil's Scar* transformera bientôt l'automobile en vaisseau volant.

— D'autres ont fait de même, remarquai-je, alors qu'une demi-douzaine de noms associés au système de navigation aérienne par planeur me venaient à l'esprit.

— Et sont restés en l'air pendant quelques secondes seulement, ajouta-t-il. Maintenant, mon vaisseau volant développe une force suffisante pour contrecarrer la gravité. Une fois lancé, la vitesse avec laquelle il se précipite dans les airs crée un courant d'air dix fois plus puissant que la vapeur, agissant sur un moteur à turbine, qui entraîne les hélices. Tant que l'air dure et que les machines tiennent, il vole.





"A SUDDEN DROP INTIMATED THAT I HAD STARTED UNCHECKED UPON THE AWFUL DESCENT."

Il se leva et se dirigea vers la machine, et je le suivis.

— Regardez ici, poursuivit-il en désignant une grande cavité en forme d'entonnoir dans la partie avant du grand pare-brise. Essayez maintenant d'imaginer la pression de l'air forcée dans cet espace rétréci alors que nous nous précipitons contre lui à une vitesse de cent miles à l'heure. Si vous avez essayé de marcher contre un vent

de quarante miles, vous pouvez vous faire une idée de ce que doit être cette pression. Maintenant, que devient cette force naturelle ? Elle se concentre à l'extrémité de ce tube, où elle agit sur la turbine.

Il ôta un couvercle au centre de la voiture et exhiba un cylindre métallique hérissé de petites lames.

Je rampai sous la voiture et remarquai avec émerveillement les hélices cachées, trois de chaque côté, bien dégagées du sol et si articulées qu'en cas de besoin, elles pouvaient être projetées vers l'extérieur.

— La direction, poursuivit-il, ne présente aucune difficulté, car la vitesse une fois atteinte est facilement divergente. La roue, comme vous le voyez, dirige les hélices dans la direction requise, et en forçant le vaisseau volant contre le vent, nous obtenons notre vitesse la plus élevée.

— Et pour descendre en toute sécurité ? demandai-je.

— Nous fermons progressivement l'entrée et coupons ainsi l'arrivée d'air.

Tout en parlant, il tourna une poignée et l'embouchure du grand entonnoir se ferma lentement.

— Mais comment l'avez-vous amenée

ici ? Demandai-je. Car je suppose que c'est la machine construite par Sir John.

— Commencée par John et terminée par moi, mais comme je n'ai pas d'existence légale, la voiture est à vous.

— C'est à vous, m'écriai-je, avec autant d'argent qu'il vous faudra pour achever l'invention et vous garder à l'aise pour le reste de vos jours. Mais dites-moi, comment avez-vous pu l'amener ici ?

— Vous parlez comme un Laughton ! cria-t-il en me saisissant la main. Je l'emmènerai en Amérique ce soir. Quant à savoir comment elle est venue ici. Eh bien, quand j'ai découvert que John était mort, mes perspectives semblaient assez sombres. Cependant, je suis retourné à l'auberge de Kirkdale et j'ai attendu l'évolution des événements, déterminé, si possible, à mettre la main sur la voiture. À mon grand étonnement, personne ne savait que l'automobile était également un engin volant, et la théorie selon laquelle John était une autre victime d'un accident de voiture était généralement acceptée.

« En temps voulu, la voiture a été retrouvée et remise à Kettlethorpe. J'ai choisi une nuit brumeuse, je suis entré dans la remise par une fenêtre, j'ai enlevé la serrure avec des outils que j'ai trouvés sur place, j'ai fait sortir la voiture, j'ai remis la serrure en

place et je suis sorti par la fenêtre. Quitter le parc était une autre affaire ; le mur a huit pieds de haut et est solide, et il n'y a pas à l'intérieur une colline suffisamment inclinée pour prendre un bon départ. Finalement, je décidai de prendre une décision audacieuse, je me dirigeai vers la porte et j'appelai le gardien. Il est tombé à moitié mort de terreur, et c'est ainsi que l'histoire des fantômes a commencé.

— Mais qu'est-ce qui vous a amené à *Moss Fell*, le seul endroit de tout le pays qui pourrait vous cacher ?

— Vous oubliez que j'ai passé mon enfance dans la région il y a quarante ans et que je connaissais l'histoire de cette colline, mieux peut-être qu'elle ne l'est aujourd'hui.

« Je suis parti de *Devil's scar* et j'ai trouvé l'intérieur de *Moss Fell* exactement tel qu'il m'avait été décrit par l'un des mineurs qui avait échappé au déluge. Ici, j'ai vécu pendant des mois, perfectionnant le vaisseau volant ; les galeries creusées par les mineurs me servant d'abri et d'atelier. La nourriture et le matériel dont j'avais besoin, je les récupérai en filant la nuit vers des régions éloignées du pays et en me faisant passer pour un automobiliste ordinaire le jour.

Je fus si attentif à cette merveilleuse histoire que les heures s'écoulèrent et que le

temps passa inaperçu. Une chaude rafale de vent qui envoya de grosses gouttes de pluie sur mon visage me rappela le danger de m'attarder sur la colline. En me précipitant vers le sommet, je vis avec consternation les signes d'un dégel rapide. De chaque rocher et recoin du flanc de la montagne, un petit ruisseau coulait vers le bas pour se mêler à la neige fondante et à la pluie d'une vingtaine de collines, qui sautaient en torrents gonflés jusqu'au marais traître en contrebas.

— Trop tard, s'écria mon compagnon. Un enfant ne pourrait plus traverser à pied cette étendue de glace pourrie, encore moins un homme de votre poids.

— Il est peut-être encore temps, m'écriai-je en dévalant le flanc de la montagne.

— Revenez ! cria-t-il. C'est une mort certaine d'y aller. Je vais vous prendre en charge !

Je me retournai car, dans la panique du moment, j'avais oublié la voiture volante.

— Est-ce qu'elle pourra nous transporter tous les deux ? demandai-je.

— Quatre si nous avons de la place pour eux.

Malgré son ton confiant, j'envisageai ris-

quer la traversée des tourbières, car le courage me fuit quand je regardai le frêle engin qui devait planer au-dessus de la terre avant de pouvoir atteindre la sécurité. Pourtant, je pris sur moi et, obéissant, m'accroupis sur le plancher de l'engin, agrippant les côtés, tandis qu'il prenait place sur une selle devant et actionnait un levier.

Lentement, la machine se déplaça jusqu'au bord du promontoire, puis, alors que ses roues s'engageaient sur la pente douce d'un gros tas d'éboulis, qui s'étalait jusqu'au fond de la fosse, à des centaines de pieds en dessous, elle s'élança vers le bas. Un instant, l'eau noire bondit vers nous ; puis, d'un mouvement imperceptible, la partie avant du véhicule s'éleva dans les airs, et nous effleurâmes la surface du lac, nous dirigeant droit vers une grande paroi rocheuse qui s'élevait sur ses rives. À moins de dix pieds de la falaise menaçante, un tour de roue envoya la machine sur une trajectoire en spirale qui nous fit progressivement monter.

L'angle de montée devenait de plus en plus raide, jusqu'à ce que, les orteils touchant à peine la frêle plaque d'aluminium qui formait l'arrière de la voiture, je me suspendis, terrorisé, au pied de la selle articulée, maintenant au-dessus de ma tête, sur laquelle se balançait le pilote.

Je fus pris d'une puissante nausée et je gémis d'agonie.

— Tenez bon et fermez les yeux !

Les muscles crispés et le cerveau chancelant n'en pouvaient plus. Le pied me glissa entre les doigts, mes genoux cédèrent sous le poids supplémentaire de mon corps et, toute ma vie, je tournoyai éperdument dans l'espace.

Un choc qui chassa mon dernier souffle, arrêta ma chute et me rendit en même temps mes sens. Avec émerveillement, je regardai autour de moi et vis que j'étais allongé sur le surplomb rocheux d'où l'engin volant avait commencé son redoutable voyage.

Ma première pensée en réalisant que je vivais toujours, indemne, fut pour l'engin d'où j'étais tombé. Sa course en spirale l'avait porté de l'autre côté du bassin rocheux, et alors qu'il tournait en rond à une vitesse constante, son navigateur scrutait les profondeurs en contrebas.

Je poussai un cri attira son regard vers le surplomb. Mais, alors que l'avant de la voiture tournait vers le surplomb, la poupe s'écrasait contre le rocher.

Comme un oiseau blessé, la machine se dégagea, mais avec deux hélices cassées et inutilisables. Bien que trois roues tour-

noyaient furieusement d'un côté, et une de l'autre, l'engin s'enfonça vers l'eau. En vain, il se dressa vers le ciel jusqu'à ce qu'il s'immobilise un instant, dans un dernier effort contre la gravitation. Quatre hélices déséquilibrées ne pouvaient ni forcer la masse de métal vers l'avant ni la faire monter, une fois que l'élan de sa propre vitesse était épuisé et que la gravitation avait fait son chemin. Lentement d'abord la voiture chuta ; puis, alors que son mouvement en avant cessait, avec une chute incontrôlée de mille pieds, l'automobile fantôme heurta l'eau avec un bruit de canon et disparut dans une gerbe d'écume.

Une grande vague s'élevait et se brisait avec un clapotis maussade au pied de la falaise, et des profondeurs inférieures montaient des bulles et des tourbillons, mais de l'homme qui était descendu avec l'auto-nef, aucun signe.

J'attendis longtemps, les yeux fixés sur le lac tranquille, espérant que par miracle il pourrait encore être vivant. Ce n'est que lorsque la nuit qui s'approchait effaça sa surface sombre et imperturbable que je pensai à ma propre sécurité.

Alpenstock en main, j'empruntais le chemin de montagne et m'engageai dans la mousse perfide à moitié gelée en contrebas. La glace craqua sous mes pieds et, plus



d'une fois, alors que la boue répugnante montait autour de mes genoux, je me jetai à plat et me tortillai pour retrouver une assise plus ferme. Mais une étoile solitaire, par intervalles seulement, perçait le ciel couvert de nuages et, grâce à son éclat occasionnel et à la miséricorde de Dieu, je suivis une route droite et foulai à nouveau la terre solide.